

CHAPITRE VII

Culture de l'impression du beau.

Le sens esthétique ou l'aptitude à sentir l'impression du beau est un des caractères constitutifs de notre nature, au même titre que le sens moral ou religieux. Chacun aime à dire : ceci est beau, cela est laid, tout aussi naturellement que ceci est bien, cela est mal. S'il se rencontre des créatures humaines entièrement insensibles aux charmes du beau, il faut le plus souvent en conclure que ce sens a été atrophié en elles faute d'exercice. Cette aptitude a besoin d'être cultivée ⁽¹⁾.

(1) « Un goût fin et délicat est le fruit de l'éducation et de l'expérience. Nous recevons seulement en naissant la faculté de nous donner ce goût et de le cultiver, ainsi que nous naissons avec la disposition de recevoir les lois de la société... C'est jusqu'à ce point, mais pas plus loin, qu'on peut dire que le goût nous est naturel. » — Ingres, *Notes et pensées*, p. 120.

En effet, c'est une loi générale du monde organique, l'exercice est nécessaire à l'entretien et au développement des puissances et des facultés. Les oiseaux et volailles nourries dans les mines de sel gemme de Wielictza, en Pologne, deviennent aveugles; notre taupe, faute de voir la lumière en ses galeries souterraines, n'a que des yeux rudimentaires. Un enfant, une femme à qui l'on enlève toute initiative, finit par ne plus savoir vouloir, leur volonté est comme annihilée. Il en est de même du sens esthétique. Cependant son extinction totale est fort rare; ce qui se voit, c'est quelquefois une dépravation du goût, d'autres fois, et plus souvent, un arrêt dans son développement, le milieu favorable ou l'éducation ayant fait défaut.

Pour l'enfant, l'impression du beau se réduit presque uniquement au plaisir organique de la sensation; la lumière et la couleur en font à peu près tous les frais. Son admiration est purement instinctive; il passera indifférent à côté du tableau d'un grand maître et fera sa joie d'une image genre Épinal. C'est le contraste, la variété qui le frappe. Bientôt, toujours dominé par la sensation, il sera néanmoins saisi par l'ordre élémentaire que révèle la régularité, la répétition, le rythme surtout. Un cristal brillant a plus de prix à ses yeux que la plus belle statue, il préfère la mesure accentuée et les sons bruyants du tambour et de la trompette au chant le plus mélodieux. Cette prédominance de la sensation et du simple rythme, cet attrait pour les couleurs voyantes et les sons éclatants se retrouvent chez tous les hommes dont la culture esthétique est peu avancée.

Le sens du beau proprement dit ne se dégage qu'au moment où le sentiment esthétique prend le dessus sur la sensation. Alors commencent pour le goût une éducation, un développement dont le progrès presque illimité dépendra des dispositions personnelles du sujet et du milieu au sein duquel il se trouve. L'expérience le démontre tous les jours, dans le milieu même le plus favorable, le sens esthétique ne se développe pas au même degré chez tous les individus, car ils sont inégalement doués; d'autre part, les plus heureuses dispositions, faute d'être secondées par les circonstances, ne donnent pas ce qu'on pouvait en attendre. Le P. L. Lambillotte, dont les cantiques et motets obtinrent une si grande faveur, était né mélodiste. Malheureusement, au temps de sa jeunesse, il ne connut guère d'autre musique que celle des foires et des orchestres ambulants, la plupart de ses compositions les plus religieuses s'en ressentent.

En général, la femme a du goût et possède un sens très développé de l'effet; cependant son jugement esthétique n'est pas toujours sûr, comment expliquer cette défaillance? Elle résulte le plus souvent de ce que la préoccupation de plaire ou de ne pas déplaire lui fait donner à la mode une importance qui égare ses appréciations et ne laisse place qu'à une admiration factice et conventionnelle. Hélas! les femmes n'en ont pas le monopole.

Si vif que soit le sentiment du beau, la culture esthétique doit aller plus loin et conduire à l'intelligence du beau, à cette entente supérieure des conditions de la beauté, entente qui donne au goût son

dernier affinement et au jugement esthétique ses plus sûres lumières. Cette intelligence s'acquiert plus ou moins vite, souvent elle demande du temps. La musique de Beethoven n'a été appréciée à l'origine que par quelques natures d'élite; le public l'a comprise plus tard, lorsque son éducation musicale a été assez avancée pour lui permettre de saisir le génie du maître. Gounod, à Paris, resta longtemps discuté, incompris, méconnu. Ses compositions ne trouvaient pas d'éditeur. « C'est d'un style trop élevé; ça ne se vendrait pas, » répondait-on au grand artiste. Finalement le succès fut aussi complet que durable.

L'intelligence du beau suppose la connaissance, au moins instinctive, des principes et des lois esthétiques qui doivent garantir contre les engouements aveugles de la vogue. Alors le goût est raisonné, justifié, et ses jugements rallieront tôt ou tard tous les suffrages.

En dehors de quelques principes ou lois fondamentales qui gagnent à être précisés, la science du beau n'est pas, dans ses grandes lignes, une science isolée qu'il faille étudier exclusivement à certaines heures. Par là même que le beau est la splendeur de l'ordre matériel, intellectuel et moral, l'apparition du beau doit éclairer et couronner l'étude de toutes les sciences et de toutes les connaissances humaines. La culture esthétique n'exige donc pas qu'on ajoute de nouveaux chapitres au programme de l'enseignement, mais elle demande que l'on facilite, que l'on illumine et que l'on féconde toutes les parties de l'enseignement en mettant en évidence leur côté esthétique.

Ne confondons pas la culture du beau avec celle des arts d'agrément, bien que ces derniers appartiennent à la classe des beaux-arts. La culture des arts d'agrément n'est souvent qu'un dressage plus ou moins réussi. « Les talents d'agrément ! On les cultive partout. C'est le siècle ! Et combien sont peu agréables ? Des générations entières de jeunes filles étudient le piano et peignent des fleurs. Mais une jeune personne qui entrevoit en cette culture quelque chose de plus relevé qu'un simple passe-temps, qu'une affaire de mode et d'usage, qui y puise les vrais agréments de l'esprit et ce goût délicat qui ajoute tant aux grâces naturelles, c'est un phénomène bien rare ! La plupart des jeunes filles causent de tout, c'est vrai, mais... Elles lisent pour avoir lu, elles font de la musique pour briller après le thé, elles peignent pour avoir peint ceci ou cela... Talents sans âme qui empruntent quelque vie à la vanité, talents sans racines dans l'esprit et qui ne survivent pas au mariage... Qu'elles cultivent les beaux-arts non pour briller, recevoir les oisifs ou ennuyer les vieux parents, mais pour y chercher, à côté d'une honnête récréation, un exercice pour l'esprit, une carrière à l'imagination, une action sur leur cœur, une élévation et une parure pour leur âme ⁽¹⁾. »

Ne rejetons pas l'étude du dessin, de la peinture, de la musique ; bien dirigées, ces études peuvent avoir une grande influence sur le développement esthétique des facultés. Les arts d'agrément font partie des arts libéraux, c'est-à-dire, des arts réservés aux hommes

(1) R. Töpffer, *Menus Propos*, chap. x.

assez affranchis des nécessités de la vie matérielle pour pouvoir, dans une certaine mesure, s'adonner à des poursuites désintéressées ⁽¹⁾.

Même avec d'excellents maîtres et les dispositions naturelles requises, la culture esthétique reste souvent en déficit : étant élève, on est talonné par les devoirs à faire, par les leçons à apprendre et bientôt par les examens à préparer ; jeune homme, on est aux prises avec les difficultés du début d'une carrière, avec les exigences de la vie et... trop souvent avec les réclamations des passions. Bref, on a été, d'une façon ou de l'autre, trop absorbé pour profiter des occasions d'apprécier les charmes du beau et de former son goût. Tôt ou tard, on s'aperçoit de cette lacune, on désire la combler, que faire ?

La première condition à remplir est de savoir s'élever au-dessus des satisfactions des sens ou de l'égoïsme, car l'impression du beau est, nous l'avons vu, la plus pure, la plus désintéressée des jouissances. « Il y a plus d'analogie qu'on ne pense entre le goût et les bonnes mœurs ⁽²⁾. » Alors on portera son attention, ses yeux, ses oreilles sur tout ce qui peut donner une fête à l'intelligence, mais une fête aussi complète que possible. Au lieu de voir on regardera, au lieu d'entendre on écouterà, on contempera, on goûtera, on admirera, on savourera les merveilles de la nature et de l'art ; le sens esthétique ira se formant et s'épurant chaque jour davantage.

(1) Cf. l'abbé Gaborit, *le Beau...*, t. I, chap. vi.

(2) Ingres, *Notes et pensées*, p. 120.

Platon disait dans sa *République* : « En voyant chaque jour des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture, les esprits les moins artistes, élevés parmi ces ouvrages, comme dans une atmosphère pure et saine, prendront le goût du beau, du décent, du délicat; ils s'accoutumeront à saisir avec justesse ce qu'il y a de parfait ou de défectueux dans les ouvrages d'art et dans ceux de la nature; cette heureuse rectitude de jugement deviendra une habitude de leur âme. »

« Je suis fort content — écrivait A. Tonnellé, à propos de quelques eaux-fortes de Waterloo — de voir que mon sentiment et mon intelligence de la peinture et des arts du dessin n'a fait que s'étendre et se fortifier depuis un an, et que je comprenne maintenant aussi vivement toute la poésie d'une belle toile ou d'une charmante eau-forte que celle d'une symphonie ou d'une sonate. N'est-il pas singulier que quelques coups de burin, que quelques hachures jetées ainsi sur un papier puissent parler si vivement à l'âme et lui faire goûter, par exemple, toute la lumière, toute la fraîcheur, toute la solitude des paysages les plus agrestes qu'elle ait non seulement rencontrés, mais rêvés? Mais on ne comprend pas cela du premier coup. Car c'est une *langue* qui a ses signes particuliers, qu'il faut apprendre, et qu'on ne sait pas sans l'avoir apprise. Là, comme pour les langues étrangères, le meilleur moyen d'apprendre, c'est de lire et de parler beaucoup. Voulez-vous comprendre la musique qui ne vous dit rien d'abord? Écoutez, parlez vous-même beaucoup cette langue divine; allez au Conservatoire et

jouez du Mozart; allez aussi au Louvre et regardez du Raphaël; vous serez peut-être longtemps sans comprendre la valeur des signes, mais il faut qu'enfin le sens qu'ils cachent et dont ils ne sont que des symboles, se dégage et se révèle ⁽¹⁾. »

(1) A. Tonnellé, *Fragments sur l'art et la philosophie*, p. 15.

